

Fiche notion le personnage de roman

I Personnage : une construction romanesque, un être d'encre et de papier

Un personnage n'est pas une personne. La personne (comme vous et moi) est une entité réelle, avec une profondeur psychologique, un vécu et un avenir incertain. Le personnage n'est quant à lui qu'un être d'encre et de papier, avec un destin. Il n'a d'existence en dehors des pages. Mais ce qui complique tout c'est que cet être fictionnel est construit pour donner une illusion d'authenticité. Son identité souvent complexe et changeante, sinon, c'est un type.

II Histoire du roman (voir manuel p. 42- 44)

- On ne parle pas encore de roman, mais l'épopée grecque essentiellement *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère fournit le modèle de nombreux héros et contribue à concevoir le personnage avant tout comme un être doté de qualités exceptionnelles.
- Dans les romans de chevalerie, ceux de Chrétien de Troyes par exemple, les personnages évoluent dans un monde idéalisé. Ils ont cependant la particularité d'évoluer, ce qui amorce ce que va devenir le personnage.
- XVIIème : les personnages se diversifient : le roman pastoral (histoire de bergers) ; roman psychologique (*La Princesse de Clèves*) ou veine satirique (*Don Quichotte*)
- XVIIIème : le personnage devient un être au caractère propre et au destin unique. Les aventures de Manon Lescaut dans le roman éponyme de l'Abbé Prévost ont pour source principale les désirs contradictoires de la jeune héroïne. On a aussi affaire au courant des Lumières avec des auteurs comme Montesquieu ou Voltaire qui cherchent à faire reculer le fanatisme, l'ethnocentrisme, les inégalités en développant l'usage de la raison.
- Grand siècle du roman : le XIXème, avec romantisme puis les romans réaliste et naturaliste (Balzac, Zola). Entrée en scène du peuple, prise en compte des déterminismes sociaux, psychologiques, physiques.
- Au XXème, des romans existentiels avec visée philosophique. Le courant du Nouveau Roman (remise en question de la question du personnage avec Robbe-Grillet, Duras).

III Les modalités de représentation d'un personnage

Corpus théoriques :

1/ Honoré de Balzac, "Avant-propos à *La Comédie humaine*", 1842

Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une oeuvre de ce genre à faire pour la Société ? [...] La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des moeurs [...]

S'en tenant à cette reproduction rigoureuse, un écrivain pouvait devenir un peintre plus ou moins fidèle [...]; mais, pour mériter les éloges que doit ambitionner tout artiste, ne devais-je pas étudier les raisons ou la raison de ces effets sociaux, surprendre le sens caché dans cet immense assemblage de figures, de passions et d'événements ? [...] Ainsi dépeinte, la Société devait porter avec elle la raison de son mouvement.

2/ Emile Zola, "Préface aux *Rougon-Macquart*", 1871

Je veux expliquer comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus qui paraissent, au premier coup d'œil, profondément dissemblables, mais que l'analyse montre intimement liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois, comme la pesanteur.

Je tâcherai de trouver et de suivre, en résolvant la double question des tempéraments et des milieux, le fil qui conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme. Et quand je tiendrai tous les fils, quand j'aurai entre les mains tout un groupe social, je ferai voir ce groupe à l'oeuvre comme acteur d'une époque historique, je le créerai agissant dans la complexité de ses efforts, j'analyserai à la fois la somme de volonté de chacun de ses membres et la poussée générale de l'ensemble.



3/

Nous en a-t-on assez parlé du « personnage » ! Et ça ne semble, hélas, pas près de finir. Cinquante années de maladie, le constat de son décès enregistré à maintes reprises par les plus sérieux essayistes, rien n'a encore réussi à le faire tomber du piédestal où l'avait placé le XIXe siècle. C'est une momie à présent, mais qui trône toujours avec la même majesté quoique postiche au milieu des valeurs que révère la critique traditionnelle. C'est même là qu'elle reconnaît le « vrai » romancier : « il crée des personnages »...[...] En fait, les créateurs de personnages, au sens traditionnel, ne réussissent plus à nous proposer que des fantoches auxquels eux-mêmes ont cessé de croire. Le roman de personnages appartient bel et bien au passé.

Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, 1963

Activités :

1. Le nom du personnage suggère souvent l'une de ses caractéristiques. Mettez en relation les noms des personnages suivants grâce aux connotations qu'ils comportent.

Candide *	* Banquier avide de richesses
Félicité *	* Paysan normand
Rouletabille *	* Jeune fille délurée
Aristide Saccard *	* Servante malheureuse
Tuvache *	* Jeune garçon naïf
Zazie *	* Mari médiocre, sans intérêt
Charles Bovary *	* Reporter globe-trotter

2.

a.

Eugène de Rastignac était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connue les jeunes gens supérieurs, ou ceux auxquels une position difficile communique momentanément les qualités des hommes d'élite. Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la Faculté l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les cours qui amusent, inventorier les richesses des musées. Un étudiant se passionne alors pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses. Il a son grand homme, un professeur du Collège de France, payé pour se tenir à la hauteur de son auditoire. Il rehausse sa cravate et se pose pour la femme des premières galeries de l'Opéra-Comique. Dans ces initiations successives, il se dépouille de son aubier, agrandit l'horizon de sa vie, et finit par concevoir la superposition des couches humaines qui composent la société. S'il a commencé par admirer les voitures au défilé des Champs-Élysées par un beau soleil, il arrive bientôt à les envier.

Le Père Goriot

b.

A... est assise à la table, la petite table à écrire qui se trouve contre la cloison de droite, celle du couloir. Elle se penche en avant sur quelque travail minutieux et long : remailage d'un bas très fin, polissage des ongles, dessin au crayon d'une taille réduite. Mais A... ne dessine jamais; pour reprendre une maille filée, elle se serait placée plus près du jour; si elle avait besoin d'une table

pour se faire les ongles, elle n'aurait pas choisi cette table-là.

Malgré l'apparente immobilité de la tête et des épaules, des vibrations saccadées agitent la masse noire de ses cheveux. De temps à autre elle redresse le buste et semble prendre du recul pour mieux juger de son ouvrage. D'un geste lent, elle rejette en arrière une mèche, plus courte, qui s'est détachée de cette coiffure trop mouvante, et la gêne. La main s'attarde à remettre en ordre les ondulations, où les doigts effilés se plient et se déplient, l'un après l'autre, avec rapidité quoique sans brusquerie, le mouvement se communiquant de l'un à l'autre d'une manière continue, comme s'ils étaient entraînés par le même mécanisme.

Penchée de nouveau, elle a maintenant repris sa tâche interrompue. La chevelure lustrée luit de reflets roux, dans le creux des boucles. De légers tremblements, vite amortis, la parcourent d'une épaule vers l'autre, sans qu'il soit possible de voir remuer, de la moindre pulsation, le reste du corps." lieues.

La Jalousie

c.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.[...]

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et il le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Lettres persanes

d.

De fortune, ce jour, l'Amoureux Berger s'étant levé fort matin pour entretenir ses pensées, laissant paître l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse rivière de Lignon attendant la venue de sa Belle Bergère qui ne tarda guère après lui [...]. Il lui vint donner le bonjour, plein de contentement de l'avoir rencontrée ; à quoi elle répondit et de visage et de parole si froidement que l'hiver

ne porte point tant de froideurs et de glaçons. Le Berger, qui n'avait pas accoutumé de la voir telle, se trouva d'abord fort étonné [...]. Il n'y avait une seule action de sa vie, ni une seule de ses pensées, qu'il ne rappelât en son âme pour entrer en compte avec elles, et savoir en quoi il avait offensé ; mais n'en pouvant condamner une seule, son amitié le contraignit de lui demander l'occasion de sa colère. Elle, qui ne voyait point ses actions, ou qui, les voyant, les jugeait toutes au désavantage du Berger, allait rallumant son cœur d'un plus ardent dépit, si bien que, quand il voulut ouvrir la bouche, elle ne lui donna pas même le loisir de proférer les premières paroles sans l'interrompre en disant : - Ce ne vous est donc pas assez, perfide et déloyal Berger, d'être trompeur et méchant envers la personne qui le méritait le moins, si, continuant vos infidélités, vous ne tâchiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de franchise[...]. Céladon voulut répliquer, mais Amour qui oit si clairement, à ce coup, lui boucha pour son malheur les oreilles ; et parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa robe, lui disant : - Je ne vous retiens pas pour vous demander pardon de l'erreur qui m'est inconnue, mais seulement pour vous faire voir quelle est la fin que j'étais pour ôter du monde celui que vous faites paraître d'avoir tant en horreur. Mais elle, que la colère transportait, sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie qu'elle échappa, et ne lui laissa autre chose qu'un ruban sur lequel par hasard il avait mis la main. [...] Le triste Berger, la voyant partir avec tant de colère, demeura quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en la main, quoiqu'il y eût les yeux dessus. Enfin, avec un grand soupir, revenant de cette pensée, et reconnaissant ce ruban : - Sois témoin, dit-il, ô cher cordon, que plutôt que de rompre un seul des nœuds de mon affection, j'ai mieux aimé perdre la vie, afin que, quand je serai mort et que cette cruelle te verra pour être sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au monde qui puisse être plus aimé que je l'aime [...]. À peine eut-il fini ces mots que, tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés dans la rivière.

L'Astrée

e.

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence: je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

René